L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 9 juin 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	86	26
Midi.....	94	31
3 P. M.....	94	31
6 P. M.....	94	31

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Le rôle de la Rose.
La Promesse.
Lacordaire.
Les Yeux, conte inédit.
Les Invalides.
La Jeunesse ensevelie.
Sur le chemin de la vie, poésie.
Cuisine.
Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite).
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

PARIS-MADRID.

Par monts et par vaux,—quelles montagnes et quelles vallées!—Védrines a volé de Paris à Madrid. Et sans doute, depuis que Blériot passait la Manche, il y a deux ans, les aviateurs ont multiplié les prouesses; c'était l'an dernier, le Circuit de l'Est; c'était cette année même, le vol magnifique et si aisé de Paris au Puy-de-Dôme; ces jours-ci, enfin, le Tour de France commencé par le lieutenant Ménard. Mais la course Paris-Madrid passait en difficultés toutes ces épreuves; après Saint-Sébastien, surtout, les contreforts des Pyrénées, puis le mur de la Guadarrama opposaient à la hardiesse des aviateurs des obstacles pleins de périls. Cependant Védrines les a franchis. C'est une belle victoire de plus pour l'aéroplane et pour les hommes intrépides qu'aucun accident ne saurait ni effrayer, ni décourager. Aujourd'hui, une fois encore, l'aéroplane a fait ses preuves de vitesse et de résistance; l'aviateur a fait les siennes, pour l'endurance, le sang froid, l'habileté. Et les Français ont le droit d'être fiers de l'un comme de l'autre, puisque, aussi bien, c'est leur pays qui reste le premier, sinon le seul, à les produire l'un et l'autre. Quant aux appareils, l'avance que se sont assurée les constructeurs français leur permettra de nouveaux progrès. Quant aux hommes, l'aviation, après l'automobile, développe au plus haut point leurs qualités d'énergie et de prudence. Le résultat est ainsi de ceux qui enrichissent et fortifient. Toutefois, en présence d'un succès comme celui de Védrines, on se rappelle aussi le long martyrologe de l'aviation. Il est sûr que le plus grand nombre des accidents, sinon presque tous, furent causés par une témérité ou par une négligence. Cela n'empêche pas que des efforts méthodiques, obstinés devraient être faits désormais pour diminuer les chances de ces accidents qui sont si souvent mortels. En saluant l'autre jour le triomphe de Védrines, c'est le souhait que tout le monde a dû formuler.

Lettres de Londres

La fête du Roi.—Le couronnement du Roi sera une fête essentiellement impériale.—Il vient moins d'Américains que les années précédentes.—On répète la cérémonie.—Chez le duc de Devonshire.—Mlle Yvette Guilbert.

Londres, 27 mai.

On célèbre aujourd'hui officiellement, dans le Royaume-Uni, l'anniversaire du roi George, qui, cependant, est né le 3 juin 1865. Dans les colonies, on célébrera cette fête le 3 juin.

On comprenait cette coutume de faire de l'anniversaire de naissance du Roi une fête mobile, sous le règne d'Edouard VII, qui était né au mois de novembre, époque peu favorable aux revues, aux spectacles militaires et aux fêtes en plein air. Mais le 3 juin tombait précisément un samedi, cette année; c'était une date idéale à tous les points de vue. On a préféré avancer la fête de huit jours. C'est absolument incompréhensible.

Il y a eu, ce matin, par un temps très beau, la revue des troupes de la garde, en présence du Roi, entouré d'un resplendissant état-major et des attachés militaires de tous les pays.

Hier, on a célébré l'anniversaire de naissance de la reine Marie, selon le cérémonial ordinaire, qui consiste à tirer une salve de quarante et un coups de canon dans le parc de Saint-James, à la Tour de Londres, à Windsor et dans les villes de garnison.

Le soir, les clubs et les fournisseurs de la Cour ont illuminé, comme ils illumineront ce soir en l'honneur du Roi.

Les deux dernières cours de l'année ont eu lieu mercredi et jeudi; cela clôt la période de fêtes de cour normales et laisse le champ libre aux solennités spéciales du couronnement et à celles qui sont plus particulièrement destinées aux représentants des colonies britanniques venus en Angleterre pour le couronnement. Tout le mois de juin en est rempli.

On ne saurait trop insister sur le caractère essentiellement impérial, c'est-à-dire britannique et colonial, du sacre de George V, qui sera comme l'apothéose de l'Empire. Le couronnement de la reine Victoria fut une solennité essentiellement anglaise; celui du roi Edouard fut cosmopolite et international, celui de George V sera la glorification de tout ce qui est britannique. Il va sans dire que les représentants des souverains étrangers seront présents et qu'on leur réserve l'accueil le plus empressé et le plus courtois. Mais c'est pour les colonies britanniques et leurs représentants que seront toutes les attentions, tous les sourires, toutes les amabilités; c'est pour eux qu'on se mettra en frais, c'est pour eux que seront données les fêtes; en un mot, pour adopter une phrase historique, c'est eux qui seront les princesses.

Les préparatifs du couronnement sont poussés avec une activité fiévreuse. Il n'y a guère plus de trois semaines pour mettre tout au point, et ce n'est pas trop. Les estrades, les tribunes poussent comme par enchantement; on en élève partout; Londres n'est plus qu'un vaste chantier et l'on dirait, en parcourant les rues des quartiers que traverseront les deux cortèges du 22 et du 23 juin, que l'on est en train d'embellir Londres pour l'expédier au loin.

On continue à demander des prix ridicules pour les places dans les tribunes et sur les estrades, les balcons et les fenêtres situés sur les deux parcours. Mais le public se montre peu empressé et, n'étant pas complètement privé de raison ou pris de la fièvre du couronnement, refuse de se laisser exploiter. Les Américains eux-mêmes, tout cousus de dollars qu'ils sont et malgré leur curiosité ordinaire et leur désir de tout voir, n'ont pas la moindre envie de se faire dévaliser à Londres. On en voit la preuve dans la diminution très sensible du nombre des passagers pris à bord des transatlantiques à destination de l'Angleterre. Loin d'accourir à Londres, les Américains riches qui traversent l'Atlantique en cette année de couronnement sont moins nombreux que dans les années ordinaires. Je ne serais pas étonné que beaucoup de ceux qui passent l'Atlantique en ce moment se contentent de traverser Londres pour se rendre à Paris et sur le continent, afin d'échapper à la rapacité des hôteliers, restaurateurs et boutiquiers londoniens. Ceux-ci, loin de profiter de l'expérience de 1902, ont fait annoncer d'avance que les prix seraient élevés au mois de juin et ont très maladroitement indiqué certains chiffres. Les journaux sensationnels se sont emparés de ces indications et ont prématurément annoncé que les Américains s'assureraient des fenêtres et des appartements à des prix fabuleux. Les bons Américains, nés malins, se sont abstenus, et les mêmes journaux qui, il y a quelques semaines, déclaraient qu'il n'y avait plus une chambre ou un appartement de disponible, répètent maintenant sur tous les tons qu'il est avec le ciel des accommodements et qu'il n'est pas impossible de trouver à se loger à Londres. Mais les Américains restent chez eux ou vont en France ou sur le continent, où ils ne seront pas exploités et où ils s'amuseront beaucoup plus qu'en Angleterre, où l'existence, pendant six semaines, va être insupportable.

A dire vrai, je ne crois pas que l'on désire beaucoup voir affluer ici les étangers, Américains ou continentaux. Comme je l'ai dit plus haut, c'est une fête britannique, impériale, qui se prépare, où tout doit se passer en famille et où tout ce qui est étranger sera considéré, plus ou moins, comme intrus. On en voit une preuve très significative dans le choix des personnages de distinction qui auront un rôle à jouer à la cérémonie et aux solennités du couronnement.

A propos du couronnement, on répète activement (c'est le mot consacré) la cérémonie du sacre, dont tous les mouvements, tous les gestes, les allées et les venues sont réglés avec la précision que l'on apporte à une manœuvre militaire ou à une solennité dramatique. Le Roi et la Reine même, au palais, se pénètrent de leur rôle, le clergé de l'abbaye, la maîtrise, les chœurs, la musique font de même, afin que rien ne soit laissé au hasard et qu'il ne se produise aucun contretemps, aucun incident fâcheux de nature à troubler l'atmosphère solennelle de la cérémonie ou à appeler le sourire.

Les dîners, les bals, les soirées, les réceptions se suivent avec une régularité et une abondance telles qu'il est impossible de les signaler tous et extrêmement difficile de faire un choix. Il faut, cependant, noter comme étant l'événement mondain le plus important de la semaine, la réouverture des salons du duc et de la duchesse de Devonshire, où aucune fête n'avait été donnée depuis la mort du feu duc, en 1908. Les vastes galeries du premier étage étaient ouvertes et remplies de fleurs venues des serres de Chatsworth, les jardins étaient illuminés et c'est dans un décor féerique que près de deux mille invités appartenant au monde de la Cour, de la diplomatie et de l'aristocratie, ont passé une inoubliable soirée, que suivit un souper somptueux, servi avec ce luxe de bon aloi qui caractérise les fêtes données par les ducs de Devonshire.

Ces splendeurs seront éclipsées, cependant, par le grand bal qui aura lieu, la semaine prochaine, dans ce même hôtel du duc de Devonshire.

Mme Yvette Guilbert nous est revenue aussi charmante, aussi spirituelle, aussi admirable artiste que jamais. Le récital de lundi dernier, composé de bergerettes, de chansons à danser, de chansons de veillées et de chansons populaires, comme "Le Joli Tambour", a eu un tel succès qu'elle le répétera exactement lundi prochain, à la demande générale de ses nombreux admirateurs.

La causerie si vivante et si imagée, si spirituelle, dont elle fait précéder son récital, n'est pas le moindre attrait de sa représentation.

Le monument DE PAUL VERLAINE,

Le jardin du Luxembourg est le jardin des poètes. On y rencontre, sous les ombrages hantés des étudiants et des dernières grisettes, les bustes de Leconte de Lisle, de Théodore de Banville, de Sainte-Beuve, d'Henry Murger, de Gabriel Vicaire. La place de Paul Verlaine était là, dans ce beau parc fleuri où il flâna souvent, pendant ses dernières années passées au quartier Latin. Il n'est certes pas le moindre des rimeurs honorés par la pierre ou le bronze en ces parages charmants; beaucoup de bons juges estiment même qu'il ne le cède à aucun d'entre eux, pas même à l'auteur des "Poèmes barbares," et qu'il n'y eut point à notre époque de plus délicieux génie.

Son monument, qui se compose d'un buste fort ressemblant, juché sur une haute stèle, est l'œuvre du sculpteur Rodo de Niederhausern. On l'a mis dans la partie la plus paisible du vaste jardin, du côté de la rue de Fleurus. L'inauguration a eu lieu avec une sorte de pompe officielle. Le ministre de l'instruction publique, M. Steeg, avait promis d'y assister. Le deuil causé par la tragédie d'Issy les-Moulineaux l'en a empêché, mais il s'est fait représenter par une lettre admirative, adressée au président du comité, M. Léon Dierx. Celui-ci, dernier survivant avec M. Xavier de Ricard de l'école du Parnasse, à laquelle Verlaine débutant avait appartenu, a écrit en l'honneur de son ami quelques beaux vers, qui ont été lus par Mlle Gilda Darthy. D'éloquents discours ont été prononcés par M. Edmond Lepelletier, auteur d'une biographie excellente de Paul Verlaine; par MM. Charles Morice, Sébastien-Charles Leconte, Conyba, sénateur; Albert Mockel. L'après-midi, l'Odéon consacrait à Verlaine une matinée littéraire et musicale, dont le programme comprenait une conférence de M. Jean Richepin, un à-propos de M. Ernest Raynaud, qui fut de l'école romane fondée par Jean Moréas; une petite comédie de Verlaine, "Les Uns et les Autres"; des mélodies composées sur des pièces de "La Bonne Chanson" et des "Fêtes galantes", par M. Gabriel Fauré et M. Claude Debussy, etc.

Il y a quinze ans exactement que Paul Verlaine, mort dans un galetas de la montagne Sainte-Geneviève, tout près de Saint-Etienne-du-Mont et de l'Ecole polytechnique, fut conduit au petit cimetière des Batignolles par un imposant cortège d'admirateurs et de disciples. Il n'avait pas cinquante-deux ans, étant né, à Metz, en 1844. Il n'était point d'origine aussi humble qu'on l'a cru parfois, mais de bonne souche bourgeoise. Son père était capitaine du génie. Il fit ses études au lycée Bonaparte (aujourd'hui Condorcet) et fut, avant la guerre, employé dans les bureaux de l'Hôtel de Ville. Rien ne le destinait à la bohème et à la misère où il finit sa vie. Il y fut conduit par une série de malheurs, dus pour une part à la fortune contraire, pour une part aussi à la faiblesse de sa volonté. Il a lui-même composé de petits volumes de prose, intitulés "Mes Hôpitaux" et "Mes Prisons". Mais dans ses disgrâces et dans ses erreurs, il conserva toujours un esprit fin et un jugement sûr, bien éloignés du cabotinage que lui a prêté la légende.

Moréas a dit qu'il était au fond un bourgeois français, dans le meilleur sens du mot, respectueux de l'ordre et même des préjugés. "Vraiment, il avait un faible pour la magistrature et la gendarmerie." Les étudiants d'il y a vingt ans l'apercevaient tous les jours attablé dans les cafés du boulevard Saint-Michel, arpentant la chaussée, en traînant la jambe, coiffé d'un mauvais feutre et vêtu en pauvre diable. Moréas lui avait connu, en des temps un peu plus anciens, une tenue professorale et des chapeaux de soie de forme londonienne et solennelle. Dans ses divers avatars, il resta homme de lettres avant tout. On a soupçonné que l'Académie ne lui eût pas été indifférente, et, dans sa dernière demeure, la consécration du buste au Luxembourg a dû lui faire plaisir.

Il y avait tous les droits. C'est un grand poète: c'est la poésie même. Dès son premier recueil, paru en 1866, "Les Poèmes Saturniens", son originalité s'affirmait et le séparait de ses camarades du Parnasse, dont l'esthétique impersonnelle, industrieuse et un peu froide n'était pas du tout son fait.

De la musique avant toute chose!

La formule est de lui et résume sa manière. La poésie de Verlaine est un chant fluide et subtil, affranchi en quelque sorte des lois de la matière et de la forme, langage direct d'une âme exquise et ingénue. Il s'est encore très justement défini dans ce quatrain:

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne chante que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère:
Un frisson d'eau sur de la mousse.

L'art de M. Gabriel Fauré et celui de Claude Debussy correspondent exactement à celui de Verlaine, par la recherche du mystère, de la nuance, de la rêverie en demi-teinte. On sait qu'il fut le chef de l'Ecole des poètes symbolistes. Après "Les Fêtes Galantes," "La Bonne Chanson," "Les Romances sans paroles," il était revenu à Dieu, et c'est alors qu'il écrivit son chef-d'œuvre, "Sagesse," d'inspiration absolument catholique et qui contient peut être les plus beaux vers chrétiens de la langue française. La ferveur mystique du pieux auteur de "L'Imitation" se retrouve dans certains de ces poèmes d'une sublime spiritualité. Certes, il ne se maintint pas à cette hauteur: il retomba dans ses fautes et, d'ailleurs, il fut toujours inégal. Mais ce qu'il y a de bon et de beau dans son œuvre lui assure l'immortalité.

Pour la Revue navale de Spithead.

Les navires étrangers qui assisteront à la grande revue navale du 24 juin prochain, à Spithead, en l'honneur du couronnement du roi d'Angleterre, seront au nombre de seize, appartenant à seize nations différentes.

La marine française sera représentée par le cuirassé tout neuf le "Danton." A son bord, comme délégué officiel, prendra passage le vice amiral de Marolles, préfet maritime de Brest, dont le nom reste à juste titre populaire en Angleterre.

C'est lui, en effet, qui commandait, en qualité de capitaine de vaisseau, les marins français de la colonne Seymour chargée d'aller au secours des légations bloquées à Pékin par les Boxers. Dans son rapport, l'amiral Seymour a affirmé que la bravoure et la discipline des marins français avaient été dignes d'admiration et que c'est à eux que la colonne, qui battait péniblement en retraite, avec 200 blessés, avait dû son salut. Ce sont les dispositions prises par le commandant de Marolles qui ont permis à la colonne Seymour d'éviter un désastre et de revoir Tien-Sin.

Son choix, comme représentant de la marine française aux prochaines fêtes navales anglaises, est donc on ne peut plus heureux.

FORT ESPAGNOL.

Où peut-on mieux passer sa soirée, par ces chaleurs accablantes, qu'au bord du lac? C'est ce que disent et répètent les milliers de néo-orléanais qui chaque soir prennent d'assaut les trains du Fort Espagnol.

Et ils ont raison, car tout en jouissant de la brise rafraîchissante du lac, ils entendent un excellent concert de l'orchestre symphonique du professeur de la Fuente.

Collision de trains.

Albuquerque, N. M., 9 juin—Six personnes ont été tuées et un grand nombre blessées par suite d'une collision de deux trains de voyageurs de la ligne Santa Fé, survenue près de Domingo, à trente milles au nord d'Albuquerque.

Un train de secours est parti de cette dernière ville.

Honneur conféré à Henry Clews

Ada, O., 9 juin—La Northern University de l'Ohio vient d'honorer Henry Clews, le banquier de New York, en lui conférant le degré de docteur en philosophie.

L'emprunt du Honduras au Sénat.

Washington, D. C. 9 juin—La Commission des Relations étrangères du Sénat a décidé de rapporter favorablement le projet de traité entre les Etats Unis et le Honduras, aux termes duquel un syndicat de financiers américains consentirait un emprunt de 10,000,000 de dollars au Honduras pour permettre à ce pays d'éteindre sa dette flottante.

Sept millions cinq cent mille dollars devraient être versés immédiatement.

Le traité avec le Nicaragua, dont les termes sont à peu près identiques, n'a pas encore été discuté. On a cependant tout lieu de croire qu'il sera approuvé par la Commission du Sénat.

Le Honduras s'engage à aliéner une partie du revenu de ses douanes pour rembourser cet emprunt. A cet effet un inspecteur des douanes sera nommé par le syndicat américain.

Cette nomination devra être approuvée par le président des Etats-Unis.

Sous surveillance.

Tucson, Ariz., 9 juin—Le gouverneur Redo, qui a été arrêté à Nogales jeudi pendant qu'il essayait de franchir la frontière Mexicaine, a été relâché plus tard, mais il est toujours sous surveillance à un hôtel. Le Colonel Garcia, le commandant Maderesta à Nogales, a dit que Redo était détenu pendant l'examen des comptes de la trésorerie de Sinaloa.

Des rapports de Culiacan, la capitale de Sinaloa, sont à l'effet que le commandant fédéral en déroute, le général Morales, a été exécuté parce qu'il résistait au gouverneur maderiste, Bonilla, contre l'avis des citoyens et des fonctionnaires de Diaz. Morales a été fusillé mardi avec le capitaine Stein. On n'a pas de détails de l'exécution.

Contre l'abus de la morphine

Albany, N. Y., 9 juin—Le gouverneur Dix a signé le nouveau décret de loi interdisant la vente au détail des seringues et aiguilles hypodermiques.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:
$12 .. Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:
$15.15. Un an | $7.55..3 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:
$.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$1.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 52. Commencé le 11 avril 1911

LA BANDE DU "RAT"

GRAND ROMAN INEDIT

Par MAXIME AUDOUIN

PREMIÈRE PARTIE

XXI

L'ARME DU RAT

(Suite)

—"A little", traduisit, gamine, Jeanne qui commençait, sous la direction de son frère, à s'assimiler la langue du pays des dollars.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle impatience on attendait le retour de Chavert.

Comme il devait être à la bastide avant le dîner, on lui mit un couvert.

Mais, à sept heures, il n'était pas encore arrivé.

A sept heures et demie, pas davantage.

Huit heures! — neuf heures! — point de Chavert!

L'inquiétude était à son comble à la bastide.

A moins de supposer un accident de chemin de fer, ce rétard était inexplicable.

Et l'on se demandait tout bas, n'osant se communiquer ses craintes, si le policier n'aurait pas subi le sort de l'avocat.

Neuf heures et demie....

Ah! enfin!.... le voici!....

L'on s'empresse autour de lui, l'on s'apprête à l'assiéger de questions.

Frappée de son mutisme, les hôtes de la bastide remarquent alors son visage affreusement défait, livide, ses yeux égarés.

Il s'est laissé tomber lourdement sur une chaise, comme accablé.

—Voyons! Chavert! Qu'y a-t-il? parlez, mon bon ami! Vous n'êtes donc pas arrivé à 6 heures 15 comme vous nous l'annonciez!

—Si!

—Alors?

—Alors.... bégaya le policier, avant de venir ici, j'ai voulu vérifier un doute qui avait surgi dans mon esprit, en cours de route, j'ai fait.... un ... un détour....

—Et vous avez eu ce qui vous intéressait?

Chavert se prit la tête à deux mains, et, d'une voix sourde:

—Ah! les bandits!.... les bandits!....

XXII

MARTYRES

Il y a bien près de trois mois que nous avons laissé la petite Lolie, au moment où l'affreux nain, qui venait de l'assommer à moitié dans la voiture, la poussait, d'une bourrade, dans les bras de l'Ogresse, et où, horrifiée, à l'aspect de ce monstre femelle, la pauvrette se rejetait en arrière.

L'autre, sans se méprendre sur la signification éloquente de ce mouvement de recul, toutefois, par hasard, de belle humeur, ce qui ne lui arrivait guère, essaya de l'amadouer en l'appelant "ma mignonne" et en l'attirant à elle pour l'embrasser.

Mais l'enfant repoussa ses avances et son contact avec dégoût.

—Laisse-moi!—t'as de la barbe!—ça pique!—et puis t'es sale, — tu sens mauvais!

—Ah! ah! ricana le nain, se moquant de sa mère, elle te fiche ton "compte", à toi aussi, la princesse! — et elle ne te l'envoie pas dire!

La petite se retourna vers lui, irritée.

—Toi, t'es un méchant, tu m'as battue, tu m'as fait mal, et puis tu m'as dit que Zéno m'attendait,—et c'était pas vrai!

Le nain se tordit.

Elle continua, secouant la tête, avec un geste de menace.

"Pas peur, va! je le dirai à Zéno, puis à tonton Pin, et à tata Pin, — et puis à tonton Vavert! — et il te mettra en prison!

Le nain exécuta une cabriole.

—Elle est rien drôle, la môme!

Il se mit à la contrefaire.

—Tontou Pin! — Tata Pin! — Tonton Vavert!

A la narguer, en glapissant d'une voix de fausset:

—Kiss, kiss, tonton! — Kiss, kis, tata — Houp! houp!

Exaspérée, elle marcha sur lui le poing levé.

Mais l'Ogresse la saisit rudement par le bras.

—Allons, punaise, viens!

Alors ce furent des cris suraigus:

—Je veux m'en aller — Je veux qu'on me reconduise à tata Pin! — Tout de suite! — Tout de suite!

—Vas tu te taire, vermine?

—Je veux m'en aller!—je veux m'en aller!—je veux!

—Fiche-lui le fouet, suggéra le nain, rien de tel qu'une bonne fessée!

L'Ogresse se mit incontinent en devoir de suivre le conseil.

Les cris se changèrent en hurlements de colère et de douleur.

Après s'être acharnée sur la petite pendant cinq minutes, s'excitant à mesure, tapant de toutes ses forces, sans réussir à la réduire au silence, la mégère finit par s'inquiéter de la persistance de ces cris, qui, malgré l'isolement de l'habitation, pouvaient être entendus de quelque promeneur, et attirer l'attention sur ce logis suspect.

Le Bigle, qui semblait se repaître avec délice de cette exécution, dut partager les craintes de sa mère, car il maugréa entre ses dents.

—Attends! je te vas lui administrer un remède de ma façon, tu m'en diras des nouvelles!

Il s'éloigna en courant, et revint apportant un grand pot de cuisine rempli d'eau glacée.

—Lâche tout! commanda-t-il.

L'Ogresse avait compris.

Elle s'empressa d'obéir, tout en se rejetant vivement en arrière.

L'enfant, tombée de ses bras comme un paquet, continuait de se rouler à terre, dans de véritables convulsions.

Le nain, traîtreusement, guetta le moment où elle se tournait de côté, et, d'un seul coup, à la volée, lui lança à la tête le contenu tout entier du pot....

Saisie par la brusquerie de l'attaque, transie de froid, la pauvre mignonne se tut subitement,—ses petits membres se détendirent, ses yeux se fermèrent, et elle resta là, affalée sur le sol humide, pâmée, les dents claquantes, secouée de spasmes et de frissons, n'exhalant plus qu'une faible plainte, entrecoupée de hoquets.

—Hein! triompha cruellement le nain, qué que tu dis de l'effet de ma douche, la vieille?—Si la princesse recommence à chialler, tu connais le remède.

Là-dessus, bonsoir, s'agit maintenant de rentrer à la tôle prévenir le daron que l'ouvrage est faite,—et bien faite.

Il eut un atroce ricanement.

Puis se tournant vers le Bélier, qui avait assisté avec une impassibilité de brute à cette scène abominable.

—Y es-tu, frangin? remonte sur ton siège, hé! feignant!

Il partit enfin, après un dernier regard de rancune adressé à sa victime.

La vieille alla refermer derrière lui la grille, puis, s'approchant de l'enfant, qui ne bougeait plus, la relevant d'un coup de pied.

—A la pianle, ouat!

Son petit cœur bien gros, mais étouffant ses soupirs, craintive, humiliée, navrée, Lolie marcha docilement devant la vieille drôlesse.

Rendues à la maison, celle-ci s'aperçut que l'enfant grelottait terriblement.

—Boh! ronchonna-t-elle, manquerait plus que cette punaise attraperait une fluxion de poitrine et qu'on serait obligés de faire venir le "troubif" (médecin)! .... Où qu'il m'enlèverait, le daron!

Un moment, elle demeura embarrassée, n'ayant pas de rechange à sa disposition.

Enfin, l'idée lui vint "d'envoyer" tout bonnement sa pensionnaire au "pieu".

Elle la déshabilla gauchement, non sans la bourrer quelque peu pour la punir de ses propres maladresses, l'enfourna dans son lit, empaqueta ses vêtements pour les faire sécher, et, sortit, toussaillant, traînant ses savates, la laissant seule, terrifiée.

Lolie s'était ramassée sous ses draps.

Là, pelotonnée en boule au creux du lit, dans le noir, pour plus de sûreté fermant ses yeux de toutes ses forces, elle écouta, retenant sa respiration, jusqu'à ce que se fût éteint le dernier bruit des pas de la mégère.

Alors, sûre de n'être pas entendue, son cœur se dégonfla, et elle se mit à pleurer tout bas, entremêlant ses sanglots étouffés de reproches à ses bourreaux, d'invocations ardentes à ses protecteurs naturels, à sa mère, à ses parents d'adoption.

—Oh! les mé.... chants! mé .... mé.... chants! qu'est.... qu'est.... ce.... que.... je....